

LE TIGRE

AVENTURE D'UN BICYCLISTE



OUS avez raison, dit Charles Ma-
rauge, la venue de
la bicyclette est
un des plus grands
événements qui se
soient produits de-
puis longtemps.
La bête lente qu'é-
tait devenu l'hom-
me, est redevenue
une bête rapide,
et parmi les plus
rapides. La portée
d'un tel fait est in-
calculable.

Il y a dix-huit mois, j'eus, dans sa plénitude, le sen-
timent de cette puissante transformation en une cir-
constance assez émouvante pour n'en pas perdre de
sitôt le souvenir.

Vous savez que je voyageais alors par les grandes
îles malaises, Sumatra et Java, avec le géographe hol-
landais Moer et notre géologue Rousselle.

* *

Nous débarquâmes un soir dans le défrichement de
Nieuwenhuys. Une dizaine de colons néerlandais y
séjournent, servis par toute une population de Malais
et de Chinois. Les plantations sont spacieuses, envi-
ron deux lieues carrées, et creusent un trou de lu-
mière dans une prodigieuse forêt vierge. Le village
proprement dit est fortifié contre les tigres qui, en ce
même territoire, s'emparèrent par deux fois, en 1811
et en 1853, de colonies malaises, dont ils dévorèrent
les occupants.

Nous reçûmes une hospitalité fastueuse chez Mijn-
heer Van den Ouwelandt. Sur la terrasse de son châ-
teau de bois, nous goûtâmes une de ces soirées où se
mêlent les ténèbres parfumées, la lueur des lucioles et
la course délicate des astres.

— Les tigres vous enlèvent-ils souvent des hommes ?
demandai-je à notre hôte, entre deux récits de chasse.

— Non. Peut-être trois ou quatre en dix ans. D'a-
bord ils ne tentent plus l'attaque du village ; ils ont
fini par reconnaître très bien que c'était au-dessus de
leurs forces.

— Cependant, les tigres sont nombreux par ici ?

— La forêt en pullule. Même en plein jour, une ex-
cursion n'est pas à recommander trop près du bois.

Nous demeurâmes quelque temps à boire le café à
la lueur de lampes bleues, qui jetait sur la nuit une
clarté languissante, puis nous pûmes prendre quelque
repos.



Le fauve s'approchait pour boire

Je me levai le lendemain, tandis que notre hôte
était aux champs. Après avoir pris une tasse de thé,
je me trouvai rôdant autour de l'habitation. J'hésitais
entre une petite promenade dans les environs et une
liasse de notes à classer, lorsque mon attention fut
attirée par une magnifique bicyclette remise sous un
hangar.

Je reconnus une des plus célèbres marques améri-
caines. Or, depuis que j'avais brisé ma machine dans
une excursion près de Malacca, je n'avais plus monté.
Je suis, comme vous savez, un cycliste passionné. Ce
n'est pas me vanter que de rappeler que j'ai couru
contre Danker un match, dont j'ai gagné une manche.

A la vue de l'excellente machine, je fus pris d'une
de ces "envies" que les vrais cyclistes partagent avec
les fumeurs. D'abord je résistai, puis j'attirai tout
doucement le cycle, puis je l'enfourchai, décidé à res-
ter dans les limites d'un petit essai. Un assez bon
chemin s'étendait devant l'habitation, commencé par
les anciens Malais dévorés, fini par la colonie néerlandaise.
J'y pris mon vol, délicieusement, je filai avec
une vitesse de course. Positivement, c'était une ma-
chine parfaite, obéissante, sensible, rapide. L'envie
devint irrésistible, et, sûr d'être excusé par notre ai-
mable hôte, me voilà vaincu et courant à pédale forcée
à travers les rizières et les caféiers.

Cinq ou six kilomètres me séparaient de la forêt :
ils furent franchis en quelques minutes. Je me trouvai
devant un océan de verdure. Je demeurai ensorcelé
par l'endroit. Pour mieux en goûter la grâce puis-
sante, je descendis de machine. Je m'assis sur une
pierre de granit.

* *

Tandis que j'étais ainsi, des branchages craquèrent,
quelque chose de lourd et de léger ensemble se fraya
passage jusqu'au bord des eaux. Mon cœur s'arrêta.
L'angoisse pâle et lourde s'abattit sur ma poitrine. A
trente pas de moi, la bête monstrueuse, le roi des car-
nivores, venait de jaillir des pénombres. Un moment,
l'élégante silhouette, la tête du tigre aux yeux d'or,
demeurèrent immobiles, et c'était sûrement un des
colosses de l'espèce.

Caché par deux ou trois grandes palmes retombantes,
je n'osais faire un mouvement. Pour atteindre ma
bicyclette, il fallait parvenir jusqu'à la route. Cela
n'était pas possible sans attirer l'attention du fauve,
et en deux bonds il m'aurait rejoint.

Comment, dans l'intervalle de ces deux bonds, en-
fourcher la machine et démarrer ? Puis, même si j'a-
vais la chance de la surprise pour moi, je n'étais
pas sauvé si la bête se décidait à prendre la
chasse. Une bicyclette parcourra plus vite une lieue
qu'un tigre, mais peut-elle lutter contre l'élan formi-
dable des premiers bonds ? Je ne le croyais point, et,
après la stupeur des premières secondes, je restais
tremblant, le cœur battant comme un marteau, la
bouche aussi sèche qu'une pierre. Pas une arme, pas

même le revolver que je porte en toute circonstance et
que la fatalité m'avait fait oublier à mon réveil.

Ma secrète espérance était que le monstre, repu de
victimes nocturnes, n'était venu au lac que pour se
désaltérer.



La distance qui me séparait du monstre était réduite à quelques pas

Mais si, à la vérité, le tigre trempa sa langue dans
le lac, il ne parut aucunement que ce fût par besoin.
Il releva bientôt sa gueule humide et scruta l'alentour.
Une sorte d'intuition me dit que, au rebours de mon
espoir, il avait fait mauvaise chasse, qu'il cherchait
une compensation à sa nuit infructueuse. Un faux
mouvement, et je devenais cette compensation.

Le temps que le tigre demeura immobile, ses pru-
nelles de topaze lentement déplacées d'arbre en arbre,
de buisson en buisson, eut la longueur atroce de la ter-
reur en attente.

Un instant, il parut vouloir se retirer, et se retourna
vers la forêt avec une extrême nonchalance. Puis, au
bruit d'un oiseau s'envolant dans le feuillage, il tourna
le cou avec vivacité, une lumière de phosphore passa
sur son regard. Mais il ne vit rien ; il demeura campé
avec la tête de profil, mi vers l'épaule, dans une pose
aussi gracieuse que celle d'un chat attentif. Il hésitait
évidemment entre deux routes ; j'entendais non seu-
lement battre mon cœur, mais en quelque sorte mon
cerveau.

Enfin, la bête prit son parti. Elle se tourna de nou-
veau vers le lac, fit un pas vers la rive. Ce pas ne le
rapprochait pas de moi, il se pouvait que la route choi-
sie fût dans une direction favorable. Mais, à un se-
cond pas, plus rapide, mon épouvante se décida. Je
fis un bond, puis un autre, je saisis ma bicyclette.

Un tel vertige tenait mon être, que, d'abord, je ne
me rendis pas compte si le tigre avait bougé ou non ;
mais, dans un éclair, tandis que je sautais en selle, je
vis le grand corps se raser, j'entendis le bond. Dans
le même instant, je donnais le premier coup de pé-
dale.

Malgré l'émotion, mes mouvements étaient sûrs,
nets, agiles. Il semblait que je fusse devenu tout
instinct, que chacune de mes fibres obéît à cette vo-
lonté obscure qui vaut cent fois mieux à nous con-
duire à travers le péril immédiat que les plus claires
raisons. En deux élans, j'obtins la grande vitesse et,
dans l'intervalle minuscule qui s'écoula entre le pre-
mier et le deuxième bond du fauve, j'étais d'aplomb
pour la lutte. Le tout était de garder une avance, si
légère fût-elle, pendant une cinquantaine de mètres,
après quoi, probablement, la vélocité du tigre devien-
drait moins foudroyante, tout en demeurant redou-
table.

Je poussai avec une ardeur frénétique ; mais, au
quatrième bond, la distance était réduite à quelques
pas ; au cinquième, le fauve n'avait en quelque sorte
qu'à allonger la patte ; au septième, il toucha le pneu-
matique. Je me crus perdu ; l'effort que j'e fis alors